

Nicholas
DRAYSON

LE PARI DES
GUETTEURS
DE PLUMES
AFRICAINES

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Johan-Frédéric Hel Guedj

*Traduit avec le concours
du Centre national du livre*



Titre original :

A Guide to the Birds of East Africa

Éditeur original :

Viking, Penguin Books, Londres

© original : Nicholas Drayson, 2008

ISBN original : 978-0-670-91757-0

Pour la traduction française :

© Éditions des Deux Terres, mars 2011

ISBN : 978-2-84893-085-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

Pour Bernadette

Le milan noir

— **A**h, oui, fit Rose Mbikwa en levant les yeux vers le grand oiseau noir à la queue élégante qui montait très haut dans le ciel au-dessus du parking du Muséum de Nairobi, un milan noir. Et il n'est pas noir, mais brun, naturellement.

M. Malik sourit. Combien de fois avait-il entendu Rose Mbikwa prononcer ces mots-là ? Presque autant de fois qu'il avait suivi cette promenade aux oiseaux du mardi matin.

Vous ne savez jamais au juste combien d'espèces vous croiserez lors de cette promenade matinale du mardi, organisée par l'East African Ornithological Society, mais vous pouvez être certain d'y apercevoir un milan. Charognards émérites, les milans se repaissent des détritux de la société humaine, dans Nairobi et aux alentours. De ses premières journées de sport à l'école (cela remontait à combien d'années ? cinquante, vraiment ? était-ce possible ?), M. Malik conservait peu de souvenirs du sprint, du lancer de javelot et de la course en sac, mais il

n'oublierait jamais ce milan plongeant de nulle part pour lui arracher de la main une cuisse de poulet grillé au poivre et à la moutarde. Il se rappelait encore l'effleurement des plumes contre son visage et cet instant où les serres du rapace s'étaient refermées sur sa proie – à cette microseconde, son œil jaune avait croisé le sien. Bien sûr, il n'était pas tout à fait exact de prétendre qu'il ne conservait aucun souvenir du lancer de javelot. Rares seraient ceux qui oublieraient l'incident du corgi, le chien de l'épouse du gouverneur général.

On enregistrerait déjà une belle affluence. Assis le long du muret, en face du musée, une troupe de jeunes ornithologues (les « JO »), essentiellement des étudiantes qui suivaient une formation de guides touristiques, bavardait en se pomponnant. Les vétérans étaient là, eux aussi, et en force. Appuyés contre une voiture, Joan Baker et Hilary Fotherington-Thomas discutaient avec deux messieurs au visage rosé, dont un barbu, et leurs pantalons kaki truffés de poches trahissaient tout de suite le touriste, et leur accent leur origine australienne. Patsy King et Jonathan Evans se tenaient secrètement à l'écart. Ils entretenaient leur liaison du mardi matin depuis bientôt deux ans maintenant et, supposait M. Malik sans en avoir jamais vécu aucune lui-même, ce petit côté furtif devait être indispensable si l'on souhaitait tirer pleine satisfaction de la chose. Ces deux-là formaient un assortiment inattendu. Imaginez une girafe dominant la savane immense. Et imaginez ensuite un phacochère. Mais M. Malik s'était habitué à voir la silhouette efflanquée de Patsy King arpenter à grandes enjambées les routes et les pistes, une main ample refermée autour de ses jumelles de grossissement 10 × 50, Jonathan Evans trotinant à sa hauteur. Ils n'avaient plus rien de remarquable à ses yeux, pas plus que des membres de sa propre famille.

Fidèle à son habitude, Thomas Nyambe, lui, restait sur son quant-à-soi. Il se tenait dos à cette petite troupe, le nez levé vers le ciel, en extase. M. Nyambe aimait les oiseaux d'amour, et il venait à ces promenades ornithologiques depuis plus longtemps encore que M. Malik. Le mardi, c'était sa matinée hebdomadaire de congé de chauffeur de l'administration. Au Kenya, un chauffeur gagne rarement de quoi se permettre de posséder son propre véhicule, aussi, fidèle à son habitude, M. Nyambe était venu au musée à pied, depuis son domicile de Factory Road juste derrière la gare. Et fidèle à son habitude, M. Malik lui proposerait de le conduire sur le site où ils devaient se rendre ce jour-là – quel que soit ce site.

Une pétarade, un fracas métallique et un juron sonore lancé vitre baissée annoncèrent l'arrivée de Tom Turnbull déboulant au volant de sa Morris Minor en franchissant le ralentisseur (ralentisseur qui était là depuis un peu plus d'un an maintenant, mais Turnbull continuait de se laisser surprendre). Il ouvrit sa portière, sortit, la claqua. Il lâcha encore un juron, rouvrit la portière, la claqua de nouveau. L'horloge de la mairie sonna neuf heures dans le lointain.

– Bonjour et bienvenue, fit Rose.

Toutes les conversations cessèrent, toutes les têtes se tournèrent.

– Je vois là quelques nouveaux visages... et beaucoup d'anciens... mais je vous souhaite à tous la bienvenue pour notre promenade ornithologique du mardi matin. Je m'appelle Rose Mbikwa.

M. Malik avait eu le temps de se faire à la mue de la voix normale de Rose, un contralto plutôt grave, vers cette tonalité qu'elle avait en public, plus distante, pas aussi timbrée, moins claire. Rose balaya le groupe du regard, avec un signe de tête ici ou un sourire là, avant de s'entre-

tenir à nouveau avec la jeune femme qui, quelques instants plus tôt, pointait le milan du doigt.

– Et à ceux d’entre vous qui ne la connaissent pas, permettez-moi de vous présenter Jennifer Halutu. Un petit rappel : la semaine prochaine je serai absente, et c’est Jennifer qui se chargera de la promenade. La semaine dernière, vous vous en souvenez sans doute, nous pensions pousser jusqu’au MEATI, mais nous n’avions pas assez de voitures. En avons-nous suffisamment cette semaine ? (Elle se tourna vers l’aire de stationnement.) Je crois que oui. Qui a de la place ?

Des mains se levèrent, on fit le décompte.

– Bien, c’est parfait, reprit Rose. Donc, cette fois-ci, en route pour le MEATI. Vous connaissez tous le chemin ?

On laissa à Joan Baker et Hilary Fotherington-Thomas le soin d’expliquer à des nouveaux venus plutôt perplexes que le Modern East African Tourist Inn était un restaurant très apprécié de la périphérie sud de la ville.

Thomas Nyambe s’était déjà glissé sur le siège passager de la vieille Mercedes verte 450 SL de M. Malik. La banquette arrière était encore inoccupée. Peut-être, songea M. Malik, les deux touristes aimeraient-ils venir avec lui ? Il était sur le point de leur proposer de les conduire quand une autre Mercedes, une 350 SL rouge et rutilante, franchit le ralentisseur en cahotant et termina sur le parking dans une embardée. Une vitre teintée s’ouvrit, un visage lunetté de noir se pencha au-dessus d’un bras cerclé de bracelets en or.

– Salut, Rose... Je n’arrive pas trop tard ? (L’homme bondit de sa voiture.) Hé, David, George, vous voilà. Votre char vous attend.

Les touristes – M. Malik supposa donc qu’ils se prénommaient David et George – s’approchèrent de la Mer-

cedes rouge et furent reçus avec force sourires, poignées de main et accolades viriles.

– Rose, comme ces garçons sont descendus à l’Hilton, eux aussi, je leur ai dit qu’ils pouvaient nous accompagner. Ça vous va ?

Après avoir reçu tous trois l’assentiment de Rose et acquitté leur cotisation de visiteurs, les deux invités furent installés sur les sièges passagers, tandis que le conducteur, d’un bond, se remettait au volant, lançait son moteur et s’engageait dans l’allée en beuglant par la vitre juste avant de la refermer.

– On se retrouve là-bas, tout le monde.

Qui diable était-ce ? La peau brune, le cheveu blanc, le vêtement coûteux et une espèce d’accent américain ; et pourtant il avait un air vaguement familier. M. Malik eut à peine le temps de réfléchir à la question, ou de comprendre comment cet homme pouvait connaître Rose Mbikwa, avant que plusieurs jeunes Africains ne s’entassent à l’arrière de sa vieille Mercedes. Le reste des JO se serra dans la 504 de Rose, la Morris Minor de Tom et l’assortiment de Land Rover, de Toyota et de véhicules divers que les autres vétérans avaient garés là. Les moteurs démarrèrent, on desserra les freins à main. Avant de s’engager dans le trafic matinal avec son chargement serré comme des sardines, M. Malik négocia le ralentisseur, le visage soucieux.

Cet homme. Non, c’était impossible. Pas après tout ce temps.